

Max et Anora
Court métrage

Michel Langlois

Number 141, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

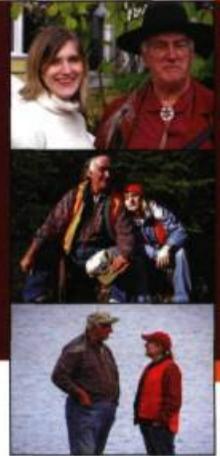
[Explore this journal](#)

Cite this review

Langlois, M. (2008). Review of [*Max et Anora* : court métrage]. *Liaison*, (141), 55–55.

Max et Anora

Court métrage



MICHEL LANGLOIS

C'EST UN FILM qui pourrait s'intituler *Liens de sang*, ou encore *Le dialogue en héritage*.

Car ce court métrage documentaire réussit à outrepasser les limites de son format, à laisser une place immense au dialogue, non seulement dans sa structure narrative, mais aussi dans son évocation d'une tradition ancestrale — propre aux Premières Nations en général et, semble-t-il, à la nation Wendat en particulier — celle de la tolérance et du respect.

Le chef Max Gros-Louis, âgé maintenant de plus de soixante-quinze ans, nous laisse entrer dans le dialogue qu'il entretient depuis des années avec sa petite-fille Anora, elle-même citoyenne du monde — Américaine par son père, Canadienne et Québécoise par sa mère — et pourtant profondément Wendat bien que, comme elle le dit elle-même, elle n'ait hérité d'aucun des traits physiques qu'on prête généralement aux Amérindiens, avec son teint clair et ses cheveux blonds. Pour souligner cette triple (ou quadruple) appartenance nationale, Anora a ce très beau mot: «Ça me fait trois portes à ouvrir... qui ouvrent infiniment».

Si le film fait souvent référence au statut politique du chef Gros-Louis — aussi connu sous son nom huron de *Oné Onti* —, voire à sa renommée internationale (documents d'archives à l'appui), c'est avant tout l'homme que nous rencontrons et que nous apprenons à regarder à travers les yeux aimants de sa petite-fille. De toute évidence, ces deux-là se sont reconnus et choisis bien au-delà de leurs liens de sang. L'enfant n'a que cinq ans quand le grand chef décide d'en faire un peu son héritière spirituelle, ayant déjà déposé en elle les qualités de cœur qui les unissent. Ce qu'Anora découvre en son grand-père, c'est l'héritage de toute une culture, de tout un rapport au monde et à

la nature, de toute une façon de considérer la vie et les êtres. Un héritage auquel elle est heureuse de consentir. Cela n'a rien à voir avec la renommée du grand chef ni même avec son statut privilégié au sein de la nation Wendat. C'est une question d'appartenance et de reconnaissance, de consentement à cette appartenance. Max Gros-Louis va même jusqu'à suggérer que sa petite-fille — pour l'instant encore trop jeune pour vraiment s'intéresser aux questions politiques — pourrait un jour lui succéder à titre de chef de la nation Wendat. Pourquoi pas?

Le film n'explore pas les grandes questions de l'heure concernant les nations autochtones. Épousant le point de vue encore peu politisé d'Anora, il s'applique plutôt à observer les rituels de la vie quotidienne au sein d'une réserve: les préparatifs pour la chasse à l'orignal, le voyage vers le nord, la chasse elle-même, l'animal abattu et dépecé, les remerciements qui lui sont rendus pour s'être laissé déposséder de sa vie. Rituels du feu, du thé, de l'eau, de l'offrande du tabac. Tout cela sans hypocrisie, le plus naturellement du monde, sans insister sur l'aspect «folklorique» des choses. Ces rituels constituent en fait la trame naturelle du dialogue qui se poursuit entre un aïeul et une jeune femme, Max et Anora.

Les trente minutes du film ne sont qu'un dialogue sans cesse repris entre les deux personnages. Les phrases commencées par Anora, c'est souvent Max qui les termine, et vice versa. De ce dialogue se dégage une impression de sérénité. Si le film s'appuie essentiellement sur les échanges privilégiés entre deux êtres, par-delà le fossé des générations, il semble que ce soit pour mieux inviter le spectateur à un dialogue plus vaste. Et cela fonctionne. On se surprend alors à vouloir naturellement abolir les frontières entre les âges et

les cultures, à se dire que la parole n'est pas vaine quand elle cherche à réunir, à assurer la continuité, à aplanir les différences, à célébrer la dignité.

Aucun flambeau n'est ici brandi, aucune revendication formulée, aucune morale imposée. Si la légendaire sagesse amérindienne nous est donnée en partage, c'est dans ce qu'elle a d'essentiellement humain, en toute accessibilité, en toute simplicité.

Une jeune femme revient vers ses racines, sans en faire tout un plat. Un grand chef oublie ses préoccupations politiques pour se tourner vers le sens de son destin à travers sa descendance. Dans le dialogue tissé entre Max et Anora, dans l'intelligente et sensible captation de ce dialogue, dans sa sobre mise en images, c'est à l'espoir que nous touchons, à la promesse d'un monde meilleur contenu dans le simple fait que deux générations — à presque cinquante ans d'intervalle — sachent encore se reconnaître et se parler, la foi de la jeunesse s'appuyant sur la sagesse ancestrale.

Une leçon s'impose, qu'on appartienne aux Premières Nations ou non: on ne gagne rien à se couper du savoir des aînés. Si ce savoir du passé n'est pas repris pour être réactualisé dans la mouvance du présent, à quelle errance risque-t-on de se condamner?

Un film à voir. ||

*Michel Langlois réalise son premier film en 1988, signifiant le début de sa carrière de réalisateur. À partir de 1996, il se consacre au rôle de directeur pédagogique et artistique à l'Institut national de l'Image et du Son (INIS) de Montréal. En décembre 2002, la sortie de son film, *Le fil cassé*, marque son retour au cinéma.*